

« Une histoire volée »
Extrait

Céline Desaulniers

Number 38, Fall 1988

La folie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15146ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desaulniers, C. (1988). « Une histoire volée » : extrait. *Moebius*, (38), 43–45.

«UNE HISTOIRE VOLEE» (extrait)

CELINE DESAULNIERS

Moi. Il n'y a que moi, ici, là, sous le lit, entre les murs, dans la chambre, l'hôpital, partout: moi. J'ai tout pris. Avec fureur, patience. J'espionne, je pille, je triche, j'emprunte sans jamais remettre et je possède tout. Toutes les démenches. Je suis riche.

Je devine la folie comme les arthritiques pressentent le temps qu'il fera: j'ai un corps de folle. Les moindres hystéries, je les attrape, les retiens, les passe dans mon sang, les fais miennes jusqu'à l'os, jusqu'à la moelle, jusqu'à moi. Il le faut, j'en ai besoin pour Lysandre, pour son histoire.

Lysandre et son âme de bidonville, Lysandre et son passé galeux, purulent, Lysandre et ses nuits tellement nécessaires à nos jours.

La nuit Lysandre crie. Elle se rapetisse, se retourne, s'étouffe, elle se déchire, se hait, puis vomit un cri, un seul, jamais assez barbare, son cri-à-elle. Pas le mien.


Vas-y, Lysandre, hurle! C'est la nuit, c'est ton heure. Ton monde revient, dru. Ton enfance, le radeau, Herminie, le délire bu à la paille, l'insoutenable. Une boule hideuse, compacte, qui te reste collée aux poumons. Crache-la, Lysandre! Ne reste pas avec ton cri écrasé dans tes veines.

L'horreur. Tes doigts blanchis, ton ventre tordu, tes dents qui ne parviennent pas à mordre ton cri sans ta bouche si ouverte, dans ta gueule en gouffre. Et tu me délaisses dans la pénombre obèse, entortillée autour d'une vision insensée. Mais je ne bouge pas, pour toi je deviens impotente; près de ta voix qui bafoue ma terreur jusqu'aux limites du supportable.

Lysandre demeure malgré elle un cri dans un corps. Je ne veux ni l'un ni l'autre.

Chaque nuit est un putsch avorté, toutes les nuits. Et je t'écoute, Lysandre. Je te reconnais. Je te parle blottie, je parle de toi, je nous parle d'un pays minuscule où des brontosaures nous voleraient la mémoire, autour de nous je tourne le temps au sec. Mais tu n'entends pas. Je dis que je ne veux plus te voir courir après ton cri, le fouiller, l'explorer, le macérer à ton





souffle, le traîner comme une épave. Je suis fatiguée, il n'y a que moi pour t'écouter comme ça, que moi, impuissante avec mes poings fermés. Abandonne ton taudis nocturne, Lysandre. Prends ma main sale, prends ma main franche. Je suis là.

Le jour, Lysandre se raconte. Tous les déportés de son existence sont rappelés, convoqués, présents pêle-mêle dans ses yeux, dans la salle d'attente de sa mémoire, et elle se relate ainsi. Avec une attention extrême. Elle défile des images de sa vie, plaque des scénarios époustouflants sur des séquences mal tournées, reprend une scène, insiste, laisse tout tomber, recommence ailleurs. Je jubile, le spectacle est grandiose.

Cette façon qu'elle a de promener ses doigts noueux sur sa bouche, comme pour empêcher ses paroles de déguerpir, et je n'en laisse aucune se perdre, je les ramasse toutes, les lui remets habilement.


Elle me regarde, étonnée: «J'ai dit cela, moi?» — «Oui, oui, tu l'as dit. Tu sais bien que je suis incapable d'inventer de tels mots.» Elle les reprend alors avec dédain, change les noms, intervertit les rôles, continue sur sa lancée, «T'ai-je déjà parlé de Ludovic?» — «Non, jamais.» C'est faux, je connais Ludovic, tous les Ludovic possible, y compris ceux que Ludovic lui-même ne soupçonnerait pas, Lysandre me les a tous fait rencontrer, les moindres replis de son visage, de ses visages, ses habitudes, ses silences collés, ses excès, sa manière de clore une conversation, de ressentir le vertige, je sais tout de Ludovic, mais je réponds: «Non, jamais», car Lysandre en sait encore plus que moi, toujours plus que moi.

C'est comme ça, j'aime Lysandre comme un ver aime la terre, comme le lait aime la vache, je l'aime nécessairement. Elle est mon élément vital que personne ne comprend. Personne. Pourtant ils essaient tous de l'amadouer, bêtement, de lui soutirer un renseignement, de s'infiltrer en elle. Je les déteste, je hais tous ces gens qui jouent aux clowns devant son beau visage grave, qui lui ratatinent son passé jusque dans sa tête à coups de petites pilules. C'est horrible, répugnant.

Mais elle résiste. Avec eux, elle est avare, muette, à peine parfois une réponse évasive afin d'entretenir la farce, c'est tout. Je suis la seule à qui elle accepte de parler pendant des heures, pour qui elle défait ses confidences, se montre généreuse de sa souffrance. Je n'en ressens aucune vanité, je n'ai pas l'orgueil facile, pas le temps. Je ne m'intéresse pas à Lysandre de la même manière qu'eux; elle me captive; si elle n'était pas près de moi, j'irais fouiller tous les coins sombres pour la trouver.

Sans elle, la vie ne me concerne pas.

Mais la nuit, je la laisse à ses hurlements de truie égorgée. Je l'écoute, mais je la laisse où elle est, là où elle n'est plus,



elle ne s'arrête pas, pliée petite sur son souffle et elle râle jusqu'à l'horreur d'elle-même, jusqu'à l'épouvante de s'entendre, jusqu'au cri. Jusqu'au fond.

Chaque nuit prépare ainsi l'anesthésie du jour suivant.